

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le manifeste « Refus global » répercuté par François Charron *La Passion d'Autonomie Littérature et Nationalisme*

Robert Vigneault

Numéro 26, été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, R. (1982). Le manifeste « Refus global » répercuté par François Charron : *La Passion d'Autonomie Littérature et Nationalisme*. *Lettres québécoises*, (26), 71–75.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

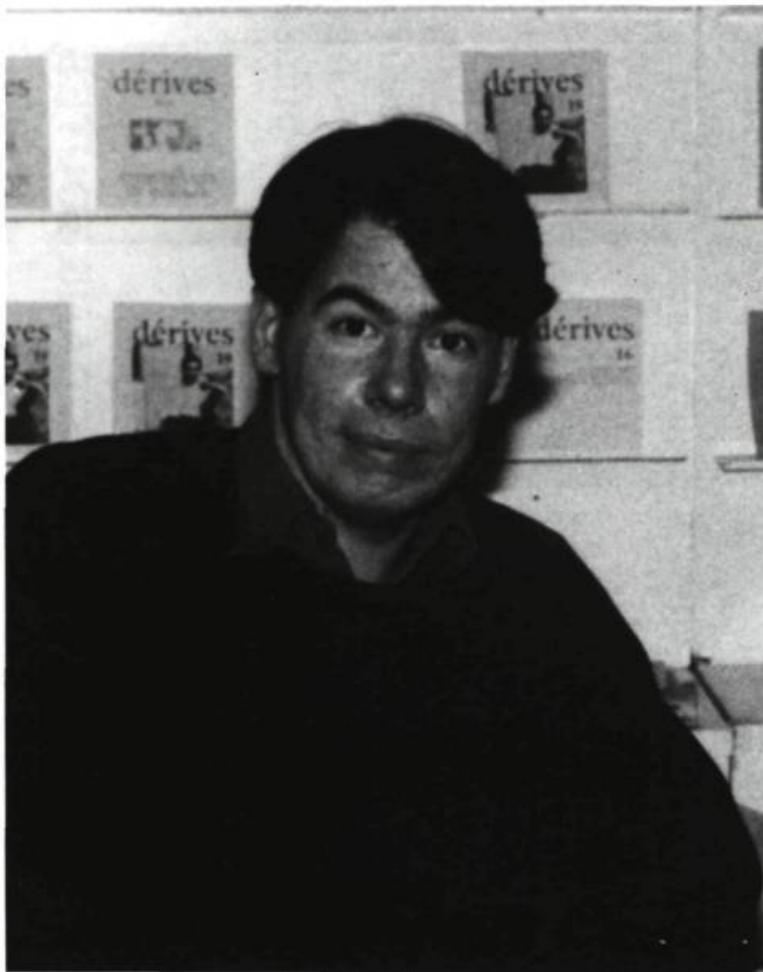
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Le manifeste « Refus global »
répercuté par François Charron

La Passion d'Autonomie Littérature et Nationalisme



François Charron

Photo : Athé

Au moment où je lisais *La Passion d'Autonomie*¹, j'ai eu l'occasion de voir *Paroles du Québec*, film de Jean-Claude Labrecque (1980), récital de sept poètes québécois filmé lors du Festival de La Rochelle, en France, et l'essai de François Charron m'a frappé comme un trait de lumière. Il me permettait d'objectiver un malaise éprouvé devant les déclamations passionnées de ces *nuits de la poésie*, le sentiment d'une discordance fondamentale, comme si des poètes s'étaient mis à chanter faux. Par le jeu d'une tacite complicité avec les spectateurs, la Poésie s'engageait, cette nuit-là, à transmettre le flambeau d'un Message, les poèmes les plus directs servant à récupérer l'obscur du reste, tant bien que mal. Les poèmes les plus explicites, ici, sont les poèmes les plus beaux : c'est une loi du genre ; le reste est littérature, justement. Le reste : les souffles libres, étranges, déviants — heureusement sauvés par la Norme. La règle — qui faisait ruer dans les brancards Jacques Godbout — c'est le « chantage » du Pays. Une pittoresque envolée de René Lévesque (tout à fait valable, dans son ordre, là n'est pas la question) y trouverait sa juste place, en

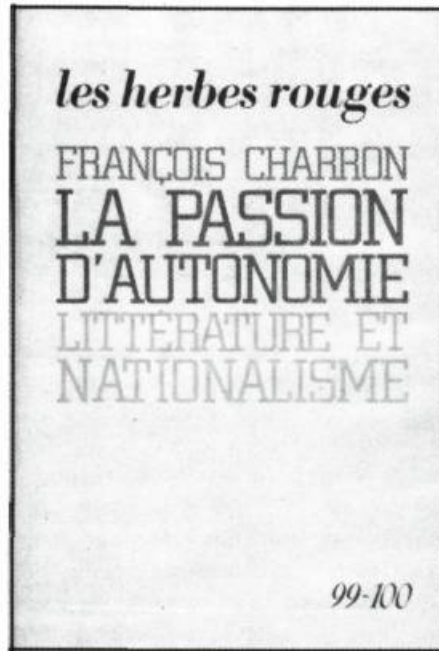
plein dans le ton. Mais le Modèle du genre, le clou de la soirée (ou de la nuit), c'est un texte vibrant, — dont je reconnais d'ailleurs la valeur réelle, — récité avec l'assurance du triomphe par une émouvante porte-parole de la Patrie auprès du « petit peuple » fasciné . . . *Speak White* est un texte admirable, un des morceaux de bravoure de la littérature québécoise, que je serais porté à considérer, avec sa rhétorique conative et ses références socio-politiques, comme un *essai* polémique particulièrement enlevé. D'où son aptitude éminente à donner le ton de ces nuits plus historiques que poétiques, à mon avis.

À ces intuitions autour d'un malaise *La Passion d'Autonomie* venait fort à propos donner corps, dans un texte dense, construit, mais passionné aussi, inquiet, chercheur : quelle meilleure description aussi bien de l'écriture de l'*essai* que de la tension inhérente à l'Autonomie que celle de cet avant-propos :

Je poserai dans cet essai la question de la littérature et du nationalisme sous l'angle précis de l'écrivain et de sa pratique. (. . .) Je le ferai d'une manière à la fois coordonnée et impulsive, dans toute la gratuité du geste de penser (. . .) parce que je ne crois qu'aux tentatives, qu'à ces certitudes et ces incertitudes, qu'à ces motifs entremêlés, qu'à ces régions de pénombre où nous cherchons un nom pour appeler le réel. Il y a des réponses, puis des questions. Puis, soudainement, on ne sait pas. (pp. 8-9)

Le refus nécessaire, si difficile soit-il, de la fixation du Sens dans le canon d'un Message sacré (nationaliste-religieux), le choix impossible, utopique, non moins nécessaire pour autant, de l'absolue « liberté des souffles » auront incité cet essayiste (et poète) à mettre en présence l'un de l'autre, à faire s'affronter l'écrivain « organique » et l'écrivain « indépendant ». Il y va, en réalité, de l'authenticité, du salut de la Poésie, de toute littérature.

Soucieux de donner à son propos des assises solides, de chicaner sur référence et non dans l'abstrait, François Charron procède à des analyses et comparaisons de textes. Les deux premiers, dont il faudra bien convenir des



affinités étonnantes, sont un texte-manifeste de Lionel Groulx, *Une action intellectuelle*² et un autre de Michèle Lalonde, *Les Écrivains et la révolution*³. En face d'eux, radicalement opposé à l'esprit qui les anime, le manifeste surrationnel *Refus global*⁴, la plus pure expression de la passion d'autonomie. Avant d'examiner les textes, l'essayiste met au jour le lien indénouable (surtout au Québec) entre religion et nationalisme. Les mêmes postulats sous-tendent ces deux entités : une Histoire archétypale (Histoire Sainte ou épopée des aïeux) régit, en leur donnant Sens et direction, nos pensées présentes et futures. Nous relevons d'une orthodoxie sécurisante (et répressive), et la vertu consiste dans la fidélité à la Loi (du Père éternel et des pères), garante de notre Valeur présente et future, laquelle nous méritera un Pays bien à nous (et le Paradis à la fin de nos jours). Certes, je schématise, mais c'est pour mieux souligner l'intérêt du propos de Charron marquant vigoureusement l'articulation de ces deux types de *croyances* qui ont tous deux pour effet inévitable d'insérer le sujet ou l'individu dans un projet collectif.

La langue elle-même est consacrée au Sens unique : « gardienne de la foi », l'a-t-on assez dit, dépôt sacré à préserver de l'étranger et de l'étrange (le non-conforme). Par elle, nous rejoignons le sujet principal de l'essayiste : l'écrivain, représentant le plus pur de

ces êtres de langage que sont tous les humains. Qu'advient-il de lui dans cette Histoire toute faite ? Lionel Groulx, qui encense l'Inspiré avec l'emphase obligée de l'époque, le met aussi à sa place : l'écrivain se doit d'être l'instrument, le porte-parole de la fidélité française (« québécoise », précisera Michèle Lalonde). La Providence l'a gratifié de dons spéciaux, lui signifiant ainsi sa vocation : devenir, avec les autres intellectuels de sa race, un « guide » et un « donneur de mots d'ordre ». Nous voici en présence d'une idéologie fortement utilitariste de la littérature, où, s'inquiète Charron, il n'y a guère de place pour « les fous, les déviants, les rêveurs » (p. 26). (Et pourtant, ne sont-ce pas eux, les vrais poètes : Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Grandbois, Paul-Marie Lapointe, et leurs frères et soeurs marginaux ?) En service commandé on exige la lisibilité ou la transparence des textes : l'inquiétante obscurité, le manque de bon sens (de ce Sens qui est le bon) de bizarres poètes échevelés, sans ponctuation, seront la bête noire d'une certaine critique québécoise fonctionnant comme un bureau de censure.

Pourtant, le plus original, le plus audacieux de l'exégèse démythifiante menée par Charron reste à venir, car la statue de l'Historien national n'en est pas à un déboulonnage près, et elle se redresse aujourd'hui plus fière que jamais. C'est quand il convertit en fille spirituelle du Maître à penser l'auteur de *la Défense et Illustration de la langue québécoise* que l'essayiste peut sembler forcer la note. Et pourtant, les citations sont limpides et le commentaire rigoureux — mais jamais méchant, précisons-le, car quel Québécois peut vraiment se targuer d'être coupé de ses racines groulxiennes ? La fonction instrumentale de l'écrivain, le détournement de la littérature au service de la Cause sont affirmés par Michèle Lalonde avec l'accent même de la rhétorique traditionnelle :

(. . .) nous autres, écrivains québécois, serions occupés de Montréal à Matane et de Hull à Natashquan à servir un peu partout d'antennes et à mettre fébrilement en mots les manifestations de la pensée, de la sensibilité, bref de la vie québécoise (. . .) Car à quoi peut bien servir une litté-

rature nationale sinon à mettre un peuple en communication avec lui-même ? (cité p. 41)

Une fois de plus, l'écrivain se trouve réduit à un rôle de transmetteur, sans que lui soient épargnés non plus, au besoin, les rappels à l'ordre et à la discipline nécessaires aux chevaliers de l'Indépendance nationale. Et reconnaissons que l'essayiste se montre sensible à ces nuances qui pourraient signifier une dissidence face à l'auteur de *Notre Maître le Passé*, comme cette invitation, par exemple, à « la recherche de formes complètement inédites ». Mais ces dérogations apparentes en faveur d'une modernité poétique viennent hélas s'annuler elles-mêmes dans la conversion finale de tous aux grands idéaux centralisateurs de la Vérité nationaliste.

Je vois deux inconvénients majeurs, d'ailleurs en prise l'un sur l'autre, à la pédagogie autoritaire, paternaliste de cet esprit de système : la méconnaissance du Sujet, dévoré par la Collectivité, et un radical malentendu sur la nature même du texte littéraire. J'y suis poussé par l'essayiste lui-même dont le texte se sature d'émotion, change de ton et de rythme, vire à l'incantation pour dire l'autonomie du *je* et la spécificité du langage littéraire. Il est piquant de voir, par un juste retour des choses, cet écrivain à la fine pointe de la modernité donner résolument la Parole au sujet. Comment, à l'époque de *la Révolution structurale* qu'un Jean-Marie Benoist a saluée avec tant de fougue polémique⁵, et qui bannit la subjectivité et l'instance humaine en faveur des Codes objectifs de la Structure, comment peut-on être Sujet ? Et dire « Je parle », comme ce René Char, cité en exergue à *La Passion d'Autonomie* ? Chose certaine, nul doute, pour Charron, le Sujet existe et parle (et comment !) autant que *ça* parle. Il s'agit d'un Sujet qui défend mordicus son autonomie, qui « ne donne sa langue à personne » (p. 10). Laissons-lui donc la parole !

L'écrivain affirme, envers et contre tous, mais avec tous (c'est là son intolérable travail d'écriture) ce je interminé et interminable que toutes les censures idéologiques doivent faire taire pour rendre conforme dans la communication. (. . .) Un je

qui invite les autres je à se défaire inlassablement de ce mur d'amour/haine qui pétrifie à chaque fois la pensée par une régression vers le Sens — le bon, le propre, l'incontestable — celui du Père-Mère, de la Patrie, de la Raison. (. . .) Impardonnable expérience des limites que le nationalisme ne peut se permettre de laisser surgir. (pp. 37-38)

Ce qui nous amène à la question de fond, celle qui est au cœur de cet essai, « celle d'une définition du sujet de la pratique de l'écriture » (p. 36). Sur ce point, la conception des Groulx-Lalonde sur la fonction instrumentale de l'écrivain implique un malentendu fondamental sur l'essence même du Texte, perçu comme une confidence du *moi je* d'un auteur, ou mieux, ici, comme l'efficace courroie de transmission du Message que cet auteur, mandaté par l'Histoire et les Pères, destine aux siens pour l'édification de la Cité (de Dieu ou des hommes, selon le cas). À rebours de cette écriture convenue du *je*, le Texte est un JE de l'écriture. Le Sens ne préexiste pas au texte comme la Pensée d'un auteur (ou d'une Nation) dont la forme ne serait que le véhicule : « innocence des formes, responsabilité des contenus ! » (p. 41). Le Sens est enfoui dans les replis matériels du texte, dans le matériau des mots ; il est indécidable pour l'auteur même du texte ; il ne s'actue que dans le jeu complexe, vivant, mouvant, imprévisible des pulsions de Désir ou d'Angoisse d'un sujet en procès, pulsions qui *informent* la matière même du langage. Compte tenu de la nature du texte, n'est-ce pas littéralement faire violence à la littérature, la dénaturer que de prétendre l'annexer ou l'engager ?

Forclusion du sujet et des minorités culturelles, disais-je, mais aussi forclusion du langage et du texte comme matérialité historique et productive jamais immanente à la chose ou à l'être, mais constituant plutôt la chose pour un être dans une mise au monde de l'être à travers la chaîne du langage. (p. 42)

Situé face aux « manifestes » nationalistes de Groulx et Lalonde, et répercuté par le verbe tendu, grave, ardent de François Charron, *Refus global* m'a paru redevenir le texte brûlant, explo-

sif, l'Utopie essentielle de tout écrivain comme de tout véritable Vivant. Redevenir, dis-je, car on avait peut-être réussi à désamorcer et récupérer le manifeste surrationalnel, perçu comme une « libération lyrique », mais irréaliste, comme un texte étrange et marginal. À la lumière du commentaire de Charron, qui réussit admirablement à le mettre enfin pleinement en situation, *Refus global* reprend vie, révèle sa pleine exigence, non pas comme loi ou dogme, mais comme Parole libératrice du sujet et de l'écriture, invitant à « réinventer fiévreusement la vie » (p. 50). L'essayiste s'est véritablement identifié à ce texte. Je l'ai perçu à cette manière borduasienne, il me semble, de substantifier l'épithète : l'irréconciliable, l'étrange, l'indécidable, le tressaillant, etc., mais, de façon plus centrale, dans l'action, au cœur de l'essai de Charron, d'un grand axe métaphorique d'opposition, qui anime aussi le texte de Borduas, et qu'on pourrait résumer par l'image du *mur* et de la *brèche*. Ce système d'images sert de forme organisante à *La Passion d'Autonomie* : d'une part, du côté de la continuité traditionnelle, fixiste, le « mur », le « blocus », la « clôture », la « fermeture », « l'épaisseur du passé », le « bloc compact et indénouable », l'« unanimité » et la « conformité » dont le « ciment » « colmate le dire » et vous « coule dans la norme ». En revanche, « des perles incontrôlables suintent hors les murs » (Borduas) : dès lors, ce « nationalisme compact » est pris d'assaut par le sujet, provoquant « fissures », « brèches », « cassure », « déchirure », « fente », « vide », « béance ».

« Cette folie de mettre la libération au pluriel » (p. 33) évoque, pour moi, l'expérience de l'auteur d'*Indépendances* : l'opposition, chez Pierre Vadeboncoeur, entre une écriture du *faire* et une écriture du *rêve*, entre le polémiste et l'artiste, entre l'engagement de *La Ligne du risque* et le décrochage absolu des *Indépendances* (à l's anarchique) et des *Deux Royaumes* : c'est l'écrivain, ici, qui vient signifier à l'homme (militant péquiste, syndicaliste) la « dignité absolue », la « passion d'autonomie » du Sujet, ainsi que les exigences essentielles de l'écriture littéraire.

On aura d'abord frappé d'ostracisme Borduas, condamné à la solitude et à

l'exil. Puis on aura récupéré (c'est pire) cet excentrique en réduisant son *Refus global* à une « libération lyrique ». On sera tenté de faire le même coup à *La Passion d'Autonomie*. C'est pourquoi il est capital de souligner que ni Borduas ni Charron ne sacrifient le *nous* au *je*, le collectif à l'individuel. C'est la tension entre les deux qui est revendiquée comme une attitude vitale pour l'écrivain comme pour tout homme.

Là où les uns comme les autres ont voulu rabattre le singulier sous le collectif et le collectif sous le singulier, là le Refus global maintient la tension dans l'irréconciliable. (p. 59)

La teneur politique de tels textes ne fait pas de doute, à mes yeux, seulement elle soustrait le politique à la mesquine ligne de parti pour le reconduire au coeur de l'existence et ainsi rejoindre le Sujet de l'écriture (comme tout Vivant) dans son intimité même (n'est-ce pas à cette condition que la politique pourrait enfin devenir pleinement humaine ?).

Dans la conjoncture québécoise actuelle, il me semble qu'il (l'écrivain) se doit, à la fois, et dans une tension ravivée, de combattre pour (la) reconnaissance politique du fait québécois, son auto-détermination (. . .) tout en poursuivant le refus radical que cette reconnaissance recherchée ou trouvée ne se gèle en un endroit imposé du savoir, des comportements, de la culture. (p. 44)

Utopie, donc, que cette « passion d'autonomie » ? Oui, tout comme *Refus global*, et il me paraît vital de s'exposer à la luminosité et à l'attraction d'une utopie qui incite à respecter la dialectique ininterrompue entre le *je* et le *nous*, entre le pouvoir et le désinvestissement du pouvoir. Rayonnement intense d'un tel texte, pour qui tient à la « spontanéité essentielle », à la « liberté des souffles » !

1. François Charron, *La Passion d'Autonomie. Littérature et Nationalisme, Les Herbes rouges*, numéros 99-100, janvier 1982, 69 p.
2. Lionel Groulx, « Une action intellectuelle », *L'Action française*, vol. 1, no 2, février 1917, pp. 33 à 43.
3. Michèle Lalonde, « Les écrivains et la révolution », dans *Défense et illustration de la langue québécoise*, éd. Seghers/Laffont, coll. Change, 1979, pp. 161 à 169.
4. Paul-Émile Borduas, *Refus global*, dans *Textes*, éd. Parti pris, 1974, pp. 9-20.
5. Jean-Marie Benoist, *La Révolution structurale*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1975 ; 2^e édit., augmentée d'une Postface, Paris, Denoël/Gonthier, Bibliothèque Médiations, 1980, 345 p.

Avez-vous lu ?

DUO DE DÉMESURE

de Roméo Savoie



1981,
18.5 x 18.5cm,
102 p.

\$8.00

Parce que ce livre est un mélange pénétrant de révolte et de lyrisme, de pesanteur et d'énergie, de conscience et de mystère, d'angoisse et d'ivresse, d'intolérable et de démesure, de folies et de déserts, le déchiffrer prend vite les proportions d'un envoûtement: on veut revenir en arrière, on veut comprendre mieux, davantage, on veut mieux voir un mot qu'on n'avait pas suffisamment regardé. Le souffle de ce poète a une maturité qui ne trompe pas. La sensualité est virile, simple et puissamment évocatrice, mais elle ne heurte jamais. Ce volume, c'est le décor du désir, de l'assouvissement, et souvent d'un retour très marqué à l'errance, par la suite; c'est le décor des corps, et tous ces allers et retours entre le désir et l'errance.

— H. Lègaré

“Un beau livre, qui se lit lentement comme devrait se lire tous les bons livres de poésie, puisque la réflexion s’engage inévitablement entre le livre et son lecteur. Un texte mûri, qui traduit un souffle nouveau dans la poésie acadienne.”

YVES BOLDUC, Radio-Canada

“Le poète vient nous rappeler des exigences d’une conscience libérée qui ne s’endort pas, ni ne se tait devant la bêtise. C’est un souffle salutaire que nous propose l’auteur dans cette aventure poétique. Roméo Savoie fait une entrée imposante dans la littérature d’ici.”

GÉRALD LEBLANC, Rézo

éditions d'acadie

DUO DE DÉMESURE

Prenez le temps de lire...

Commandez immédiatement

Nom _____

Adresse _____

_____ Date _____

Signature _____

FRAIS DE PORT
1-2 vol. = \$0.75
3-5 vol. = \$1.25

CH-INCLUS

\$ _____
CHÈQUE OU
MANDAT-POSTE

éditions d'acadie

C.P. 885,
Moncton, N.-B. E1C 8N8